

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes

SLIME FACTORY

Eliot
Möwes
solo show
27.03-15.07.2026

KISSED THEN BURNED

Rue des Amis, 1201 GENÈVE

OPEN

Thursdays from 4pm to 7pm
And by appointment.
anne@kissedthenburned.com

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Installation view
Photo Johanna Bommer

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Installation view
Photo Johanna Bommer

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Ok 2, 2026

Acrylic on wood panel
120 x 180 x 5 cm

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Installation view
Photo Johanna Bommer

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Ok 3, 2026
Acrylic on wood panel
50 x 180 x 5 cm

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Installation view
Photo Johanna Bommer

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Ok 1, 2026

Acrylic on wood panel
150 x 130 x 5 cm

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Installation view
Photo Johanna Bommer

KISSED THEN BURNED

anne@kissedthenburned.com
www.kissedthenburned.com

SLIME FACTORY

Eliot Möwes



Ok 5, 2026

Acrylic on wood panel
71 x 50 x 5 cm

Texte de Thomas Liu Le Lann

À la toute fin de mars, quelque chose bascule dans le ciel avant de céder en nous. Le froid résiste encore, mais déjà la lumière change de loi. Alors on lève les yeux : nous suivons les corneilles qui tournent au-dessus. Elles charrient une rumeur sombre et révèlent l'étendue du dommage. On raconte que le sel leur brûle les ailes, que leurs plumes portent le prix d'une compromission forcée. Vivre dans nos parages, c'est apprendre à se nourrir de ce qui tue lentement, à nicher dans nos ruines, à caler sa survie sur l'économie de nos surplus. Elles habitent l'air contaminé que l'on partage et font de la mort une imprégnation lente, une coexistence forcée avec ce qui détruit.

Dans Slime Factory, la peinture procède par épandage, spray, résidus, matières qui collent, rongent, délavent et tuent. La surface semble soumise à une opération chimique. Les projections jaunes qui traversent les fonds noirs font penser à la pluie technique, à cette dissémination réglée du glyphosate. Les différents formats reprennent une scène sans jamais la stabiliser. L'image en prolonge moins le motif qu'elle n'en étend les effets, jusqu'à nous plonger dans une atmosphère pervasive¹.

Le slime donne son humeur à ce changement d'air. Masse instable, séduisante et toxique, entre jouet et déchet, il porte une mémoire industrielle de la fascination pauvre : plastiques moulés, couleurs chimiques vaguement radioactives, promesse gluante d'un plaisir douteux. L'exposition fait aussi allusion à un climat industriel, à une logique de fabrication continue de l'excès. Les miettes, les cacahuètes, les restes au sol portent cette circulation au ras des corps ; nous devenons sujets à la domestication, nous sommes les empoisonnées. Trop loin, on disparaît ; trop près, on s'intoxique. La peinture n'a lieu que dans cet écart.

¹Mark Fisher décrit le réalisme capitaliste comme une « pervasive atmosphere », une atmosphère diffuse qui conditionne la production culturelle aussi bien que le travail, l'éducation et les formes de la pensée. Mark Fisher, *Capitalist Realism: Is There No Alternative?*, Winchester/Washington, Zero Books, 2009, p. 16.

Diplômé en arts visuels de l'ECAL en 2021 et récompensé par le prix Ernest Manganel pour la pertinence et la qualité de sa recherche, Eliot Möwes (*1997) n'a de cesse de faire évoluer sa pratique picturale. Par l'utilisation du pochoir, de dégradés au rouleau ou de procédés plus complexes qui permettent le rendu du flou ou de la peinture au spray, ses œuvres oscillent entre peinture abstraite, géométrique et figurative. En se déployant sur toile ou sur bois, sur des sculptures en papier ou des panneaux publicitaires, son travail, aussi cohérent que protéiforme, joue avec le réel et sa représentation.

Des formes simples, élémentaires (ligne, cercle, spirale, rond, triangle, grille, cône, cylindre), laissent progressivement place à des mains, des dents, des insectes ou des objets du quotidien, dans un langage aussi profond que vaporeux emprunté à la peinture à la bombe. Mais comme après une explosion nucléaire qui n'aurait laissé que la trace dématérialisée de chacun des objets représentés, il ne reste qu'une sorte d'ombre formée par les gouttelettes de peinture pulvérisée par l'artiste sur le support. Entre effacement, évocation et allusion, les images spectrales ainsi obtenues révèlent et interrogent les principes qui façonnent notre perception du monde.

S'inscrivant dans une histoire de la peinture largement remise en question dans les années 1960 par des artistes comme Martin Barré et ses peintures au spray, Eliot Möwes fait également référence aux groupes BMPT et Supports/Surfaces, son approche formelle rappelant la série de cercles d'Olivier Mosset ou les bandes verticales de Daniel Buren, voire les filets de Claude Viallat. Ses œuvres ne sont pas non plus sans rappeler les poings américains de Fabrice Gigy qui par le floutage se distancient de la violence qu'ils évoquent.

Mettant sa technique au service de ses collègues avec qui il collabore ponctuellement, il s'intéresse également à leurs recherches picturales. En 2022, il co-fonde avec Iacopo Spini l'espace d'art éphémère Magic stop qui met en lumière les pratiques artistiques actuelles dans l'édicule de la Maladière à Lausanne, ville où il vit et travaille.

Exposé depuis 2020 en Suisse et à l'étranger, il a notamment été présenté par Standard Deluxe à Lausanne, tout comme à Hit et à la galerie Mighela Shama à Genève où il est actuellement représenté par la galerie Kissed then Burned.

Text by Thomas Liu Le Lann

At the very end of March, something shifts in the sky before yielding within us. The cold still lingers, but the light already obeys a different law. So we look up: we follow the crows circling overhead. They carry a dark rumour and lay bare the full extent of the damage. It is said that salt burns their wings, that their feathers bear the cost of a forced compromise. To live in our vicinity is to learn to feed on what kills slowly, to nest in our ruins, to tune survival to the economy of our excess. They inhabit the contaminated air we share, turning death into a slow saturation, a forced coexistence with what destroys.

In Slime Factory, painting proceeds by way of spillage, spray, and residue, through substances that cling, corrode, leach, and kill. The surface seems caught in a chemical process. The yellow splatters cutting through the black grounds call to mind chemical rain, the controlled dispersal of glyphosate. The different formats return to the same scene without ever fixing it in place. Rather than prolonging the motif itself, the image extends its effects, drawing us into a pervasive¹ atmosphere.

Slime lends this shift in the air its tone. An unstable, seductive, toxic mass somewhere between toy and waste, it carries an industrial memory of cheap fascination: molded plastics, vaguely radioactive chemical colours, the sticky promise of dubious pleasure. The exhibition also evokes an industrial climate, a logic of continuous overproduction. The crumbs, the peanuts, the remnants scattered across the floor keep that circulation close to the body; we submit to domestication; we are the ones it contaminates. Too far away, we disappear; too close, we are poisoned. Painting takes shape only within that interval.

¹ Mark Fisher defines capitalist realism as a “pervasive atmosphere”: a diffuse condition shaping not only cultural production, but also work, education, and the very forms of thought. Mark Fisher, *Capitalist Realism: Is There No Alternative?* (Winchester/Washington: Zero Books, 2009), p. 16.

Eliot Möwes (*1997) is a visual artist based in Lausanne, where he lives and works. He graduated from ECAL in 2021, receiving the Ernest Manganel Prize for the relevance and quality of his research. Since then, his painterly practice has continued to evolve, marked by a technical versatility that spans stenciling, roller gradients, and more complex processes involving blur effects and spray painting. His works shift between abstraction, geometry, and figuration, unfolding across canvases, wooden panels, paper sculptures, and even advertising boards. Coherent yet multifaceted, his practice plays with reality and its representation.

Simple, elemental forms such as lines, circles, spirals, dots, triangles, grids, cones, and cylinders gradually give way to hands, teeth, insects, or everyday objects. Rendered in a visual language that is both deep and vaporous, borrowed from spray painting, these images seem to capture only the ghostly trace of the thing itself. Like the aftermath of a nuclear explosion where only the dematerialized shadow of each object remains, Möwes leaves behind spectral impressions made of paint particles dispersed across the surface. Between erasure, evocation, and allusion, these images challenge the very principles that shape our perception of the world.

His work aligns with a tradition of painting critically reexamined in the 1960s by artists such as Martin Barré and his spray-based compositions. Möwes also references the BMPT and Supports/Surfaces groups, with formal strategies that echo Olivier Mosset's circles, Daniel Buren's vertical stripes, or Claude Viallat's net-like patterns. There are also affinities with Fabrice Gigy's blurred brass knuckles, which distance themselves from the violence they evoke.

He occasionally lends his technique to fellow artists with whom he collaborates on specific projects and takes an active interest in their pictorial research. In 2022, he co-founded Magic stop with Iacopo Spini, an ephemeral art space that highlights contemporary practices in the Maladière pavilion in Lausanne.

Since 2020, his work has been exhibited in Switzerland and abroad, including shows at Standard Deluxe in Lausanne, Hit, and the Mighela Shama gallery in Geneva. He is currently represented by the gallery Kissed then Burned.